
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 11 (1983)

DOI: 10.11588/fr.1983.0.51285

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

machen müssen. Seine herkömmliche Urkundenlehre, 1681 von Johannes Mabillon anhand französischer Bestände des früheren Mittelalters konzipiert, aber seitens der Altertumswissenschaft (Epigraphik, Papyrologie) nie recht rezipiert, wird nach Abschluß gerade der *Chartae Latinae Antiquiores* über Vergleichsquellen verfügen, die zu noch intensiverer Auseinandersetzung zwingt, als das bisher (beispielsweise für Peter Classen am Beispiel der Herrscherurkunden) möglich war. Trotz des beträchtlichen Reichtums merowingerzeitlicher Königsurkunden, Testamente und Formelsammlungen wie der aus Angers (vgl. zuletzt W. Bergmann, *Francia* 9, S. 3–56, und die neu erschienenen Bände ChLA XIII–XIV) ergibt sich selbst bei Beschränkung auf die lateinischen Dokumente doch ein quantitativer und qualitativer Vorsprung des antiken Urkundenwesens, den die klassische Diplomatie nicht länger übersehen kann. Und noch eindeutiger wird dieser Vorsprung, wenn man die viel reicheren griechischen Bestände hinzunimmt, aus denen etliche der sogenannten lateinischen Papyri Ägyptens nur wegen bescheidener Einsprengsel (eines *Legi* oder einiger *modius*-Angaben, X 464) herausgelöst sind.

Im einzelnen sei auf wenige herausragende Dokumententypen gesondert hingewiesen. Zunächst zum juristischen Bereich, innerhalb dessen etliche wie die griechisch-lateinischen Prozeßprotokolle vom Ende des 4. Jhs. seit Ludwig Mitteis viel behandelt wurden (XII 518, 520; in Leipzig heute leider nicht mehr im Original erhalten). Das einzige antike Dokument westlicher Provenienz in unseren Bänden (Gestaprotokoll aus Ravenna, XII 547) gehört in den Zusammenhang der nichtliterarischen Papyri Italiens, von denen Jan Olof Tjäder jüngst auch den zweiten Band veröffentlicht hat (Stockholm 1982; vgl. auch ChLA XX–XXI). Das Reskript über einzuhaltende Fristen bei Appelation an den Kaiser kann nach den Lesefehlern der einzigen erhaltenen Kopie (Ägypten um 200) nicht länger in die Zeit des Kaisers Claudius datiert werden und gehört auch juristisch eher in die Periode der Severer (X 415).

Die quantitativ bedeutendste Gruppe bei den lateinischen Papyri bilden die Dokumente der römischen Militärverwaltung. Hier sind zugleich die besterhaltenen Texte und die paläographisch ergiebigsten Exemplare zu verzeichnen: Soldatenlisten aller Jahrhunderte, der Zeit des Tiberius (X 426), Domitians (XI 456, 468), des 2. Jhs. aus Fayum (XI 491), des 3. Jhs. aus Elephantine (XI 481, 482), Kavalleristen der Zeit Diokletians (XI 499), Personal des Waffenateliers einer Legion (X 409), eine Übersicht über Personalveränderungen, die zwischen dem 1. Januar und 31. Juli des Jahres 156 n. Chr. bei einer lusitanischen Reiterkohorte im ägyptischen Fayum eingetreten sind (X 411). Dergleichen Übersichten, nur umfangreicher, sachlich auf eine einzige Kohorte bezogen und chronologisch viel geschlossener (1. Hälfte 2. Jh.) sind aus einer römischen Grenzfestung am Euphrat (Dura-Europos) erhalten und in den Bänden ChLA VI–IX zugänglich gemacht. Selbstverständlich hat die römische Armee sie in ähnlicher Form auch am Rhein und am rätischen Limes anlegen lassen, womit zugleich die Frage beantwortet ist, was diese der Provenienz nach »orientalischen« Dokumente für den westlichen Kulturbereich bedeuten. Sie erhellen nicht nur in einer vor 1931 (Funde in Dura-Europos) ungeahnten Präzision die Praxis der römischen Militärbürokratie, sondern zugleich die Frühgeschichte der lateinischen Minuskelskursive. Für den Mediävisten, der vergleichend auf die spätantiken Jahrhunderte zurückschaut, bieten sie ein bislang kaum beachtetes Vergleichsmaterial, das in vieler Hinsicht erst die richtigen Dimensionen zu erkennen lehrt.

Dietrich LOHRMANN, Paris

Heide SCHWÖBEL, *Synode und Kirche im Westgotenreich. Grundlagen und Formen ihrer Beziehung*, Köln-Wien (Böhlau Verlag) 1982, IX–175 p. (Dissertation zur mittelalterlichen Geschichte, 1).

La série des conciles réunis à Tolède entre 589 et 694 constitue l'un des phénomènes qui donnent à la royauté visigotique sa physionomie particulière. C'est dire que le sujet n'est pas neuf et qu'il

a dès longtemps retenu l'attention des historiens. Le mérite de Mme Schwöbel n'est donc pas mince de nous donner un livre qui apporte bien des aperçus nouveaux. Comme l'indique le sous-titre, il s'agit d'étudier les rapports de l'Eglise et du roi tels qu'ils apparaissent au cours du déroulement d'un concile. L'accent est mis délibérément sur les aspects formels au détriment d'une idéologie explicite ou implicite et c'est là ce qui fait l'intérêt et la nouveauté du livre. Il y a là une espèce de naïveté feinte dont l'habileté en impose au lecteur. Face à toutes les théories sur les rapports du roi et de l'Eglise dans l'Espagne visigotique, Mme Schwöbel en appelle à l'expérience concrète. Etant donné que les grands conciles nationaux sont le cadre le plus approprié pour étudier cette question, semble-t-elle nous dire, voyons simplement comment les choses se passent. Au fond, c'est la méthode préconisée par Fontenelle dans l'apologue de la dent d'or: observer le fait avant de bâtir des théories.

L'ouvrage se présente donc comme une analyse minutieuse des conditions dans lesquelles se déroulaient les conciles nationaux de Tolède. Ainsi lit-on avec beaucoup d'intérêt les considérations de l'auteur sur le lieu où se tenaient les conciles: Ste Léocadie ou l'église des saints Pierre et Paul, jamais la cathédrale de Tolède liée aux synodes provinciaux. Puis viennent des descriptions du cérémonial. Les pages consacrées au *tomus* royal m'ont paru des plus intéressantes. Mme Schwöbel y témoigne de son goût de la précision. Forme matérielle (celle du rouleau), langue, style et contenu sont passés en revue. On retiendra surtout que le roi s'y exprime comme le souverain élu de Dieu (p. 87). L'auteur montre bien comment le *tomus*, simple profession de foi au temps de Reccarède, est devenu au fil des temps l'instrument d'une affirmation de la puissance royale intermédiaire entre le synode et Dieu (excellentes remarques, en particulier, p. 97). Le chapitre IV, qui analyse les décisions conciliaires, fourmille lui aussi de remarques intéressantes. Par exemple, la participation des laïcs aux conciles de Tolède est un fait connu. Mais je ne crois pas qu'on ait jamais examiné avec autant de précision la question de savoir si cette participation s'étendait à la totalité des actes conciliaires ou seulement à une partie. Mme Schwöbel montre pertinemment que la première solution est la bonne. De même on trouve ici des remarques pleines de justesse sur le rôle politique des conciles et leur tendance à constituer la royauté comme fonction et service (spécialement p. 129).

En apparence, cet ouvrage laisse parler les faits. Mais il conduit peu à peu son lecteur à accepter une thèse: celle de la suprématie du roi sur l'institution conciliaire. L'accent mis à la fin sur l'importance de la loi de confirmation royale ne laisse aucun doute sur ce point. Le roi est bien »Veranlasser, Schirmherr und Vollender der synodalen Aktivität« (p. 145). Suprême habileté de l'auteur, cette thèse n'est jamais agressive, mais elle est insinuée avec le charme de la persuasion. Pourtant, sans céder au plaisir de la contradiction pour elle-même, je dirais qu'il faut rester sur ses gardes. Les analyses de Mme Schwöbel centrées sur l'aspect formel des conciles – et s'agissant d'un propos délibéré, il serait malséant de lui en faire grief – laissent un peu dans l'ombre la réalité parfois sordide qui se cachait derrière ces assemblées conciliaires. Une remarque de la p. 132 montre qu'elle en est elle-même consciente. Le quatrième Concile de Tolède montre assez que ces assemblées n'étaient pas un lieu de paix soigneusement réglé, où le jeu se jouait entre le roi et le concile, mais qu'il y avait au moins trois acteurs: le roi, le clergé et l'aristocratie qui semble bien alors extorquer à l'Eglise la proclamation du caractère électif de la royauté. Il y aurait même quatre personnages dans ce drame, si l'on considère que la royauté se dédouble en un roi déchu et un usurpateur qui reçoit la bénédiction de l'Eglise. En somme, selon Mme Schwöbel, les conciles auraient été une chambre d'enregistrement des volontés royales, alors qu'on peut aussi bien y voir un lieu d'affrontement – et de conciliation – des diverses tendances qui partageaient le royaume visigotique. Mais on pourra toujours discuter, heureusement, sur des questions d'interprétation. Il reste que le travail de Mme Schwöbel est une contribution importante à cette discussion et que, dans le détail non contestable des faits, il apporte nombre d'observations fondées sur une relecture critique des textes qui enrichira le débat.

Marc REYDELLET, Rennes